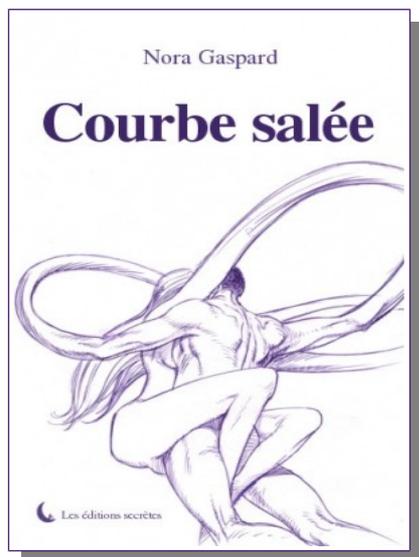


Communiqué



Courbe salée



Ebook
3,99 €
ISBN : 9782374460253

Les éditions secrètes

sont heureuses d'annoncer la parution du premier roman « Courbe Salée » de Nora Gaspard, la blogueuse aux seins pâles.

Dans la collection de l'alcôve.

Disponible
dans toutes les librairies numériques !

L'ouvrage

A l'aire où les femmes osent parler de leurs envies, Nora Gaspard nous entraîne dans une danse du désir, dans laquelle nos sens prennent le pas sur notre raison. Toute en sensualité, l'auteure livre une réflexion profonde sur l'essence du désir féminin. En tout intimité, on se laisse emporter par l'aveu de cette femme qui réclame, elle aussi, sa part de sexe.



Nora Gaspard

L'auteure

Auteure actuellement en résidence au Québec, Nora Gaspard signe ici son premier roman où le héros est le désir. Musicienne-âme, conteuse érotique, sous son grand chapeau noir, son souffle court jusqu'à vous, jusqu'à vous réveiller de désirs, vous surprendre dans ses chuchotements. Ses mots sont des doigts qui courent sur vous jusqu'à ce que ses caresses cessent à la fin du texte. Au bout du sexe.

Extrait de « Courbe salée »

J'ai oublié, mais je crois que mon sexe goûte un peu la mandarine.

Ces heures trop longues entre les murs, quand la peau oublie. La main qui cherche un désir mort. Ce n'était rien, au début. Un jour on oublie le corps de l'autre. Ce trésor d'abandon, cette énergie magique, disparue. Les corps découplés.

À corps résigné, le chemin est lent, le temps passe moins vite. Comme le violoncelle grave, les images des sexes en vie chatouillent les reins. Les sourires des petites nuits manquent. Même la barbe râpeuse, celle qui laboure les peaux douces. Même cette douleur légère quand le sexe a tant joui que s'asseoir est sensible. On oublie le goût d'un baiser dans le cou. Ce frisson électrique qui descend le long des vertèbres. La chaleur entre les corps quand l'étreinte. L'étincelle du désir qui réveille l'âme. À ne plus oser s'embrasser de crainte d'avoir envie, et de rester là, pantelante, le corps affamé, la peau frémissante, l'espoir fracassé.

La fin.

Dans mon ventre, il y a eu le doute d'abord. Cet arrondi a perdu votre envie ? Ce creux de mes reins ne trouble plus votre vit ? Puis la colère. Je vous ai livré mon corps et tous ses émois, l'indécence de ma jouissance à jour clair, la larme des nuits trop bleues... J'ai lutté contre moi pour arriver à cette confiance, être sans fard et vous offrir même liberté. Et qu'en avons-nous fait ? De l'ordinaire. Colère.

Nous avons joui petit. La chère plutôt que la chair, et nos corps oubliés. Des jours. Des semaines. Des mois. J'ai cherché sens, pour vous, moi, nous. Être soi dans la différence, dans l'indifférence, être devenus si proches amis, si lointains amants. Comme le corps oublie...

Un temps, j'ai renoncé, au choix d'un bonheur juste doux. Je me suis résignée. N'avais-je pas déjà assez vécu ? De ces folies dans la joie, de cette jeunesse éperdue. Des plaisirs volés dans les bois d'ici. Des voyages aux quatre coins du monde, des amoureux transis, des vieux amants ronchons ? Si, pour sûr. La tiédeur sied à l'âge, les coups de chaud sur les fruits mûrs n'apportent que pourri. Fadaïses.

J'ai commencé à vivre sans vous, ivresses amicales, ou vibrantes sensations. Les petites jouissances volées dans la solitude, les rires qu'on ne raconte plus. J'ai couru le monde, regardé les hommes sans les toucher. Sans les toucher.

J'ai joui de mots, j'ai rêvé de tout recommencer.

Tu oublies et puis un jour tu te souviens. Un jour l'odeur sur tes doigts te renvoie tout le jour à l'émoi des sexes jouissants. L'heureuse mémoire des corps vivants. Comme mémoire est pute à me rappeler l'amant mais pas l'ami. Tu regardes autour de toi, tu vois les souriants. Tu vois les amants. Tu vois les peaux qui ont joui, tu vois les sexes apaisés, tu vois l'ennui, aussi.

Alors jouir une dernière fois, leurrer le corps.

Mon chemisier est si légèrement boutonné. Regarde, regarde donc ce sein qui te fait de l'œil. Souris au moins ?

Indécente, je promène mes fesses sous tes yeux. Parée de dentelle ou de soie, demi-lune ondule, cherche main, cherche ventre.

Mes mots d'alanguis se font provocants, crus, presque vulgaires. Chercher le regard, l'étincelle d'envie, même moribonde qu'importe.

Calme plat.

Le corps couché à côté du mien, depuis quinze ans. Ce corps que j'ai aimé, désiré, cajolé, soigné, branlé, violé, exploré, épuisé. Ce corps d'homme fatigué dans ce grand lit, dans cette chambre magnifique autrefois mais envahie par les paraphernales, chaussettes solitaires, vêtements roulés en boule, mouchoirs, poils du chat, dans cette maison familiale, solide bâtisse aux murs parallèles, ardoises et pierres grises, un paradis de confiance.

Ce corps, je ne le désire plus.

Oh, je l'aime, de cette sérénité douce nourrie de souvenirs, de ces mille rires qui ont traversé le temps, complicité magnifique. Je ne le désire plus. Il ne me désire plus. Nous sourions poliment.

Apprendre à vivre de cette chair inerte qui ne sert plus aucune joie. La peau à l'abandon. Les sens en veille prolongée. Il reste de plaisir les moments de solitude, l'exaltation factice, les jouissances de trente secondes, suivies inmanquablement de ce petit sentiment de pitié honteuse. Est-ce là notre seule urgence ? Apaiser en vitesse le sexe famélique, sans que peau ne jouisse, sans que reins ne s'émeuvent, sans vie autre que ce sursaut, convulsion pâlotte, brève contraction ?

Et jour suit nuit, et lit vide d'envie. Au début du silence, j'avais faim. Je voulais embrasser, je voulais enlacer, serrer contre moi ce corps connu, murmurer encore, je voulais me réveiller le matin avec cet éclat de joie qui résiste aux heures, avoir mal aux

cuisses et le sexe cramoisi d'une nuit de plaisir. Chaque semblant de caresse réveillait l'envie, chaque sourire allumait l'espoir. À nuit venue, la fatigue. Ou les soucis. Ou les enfants. Ou juste pas envie. Sept jours. Puis Dix, quinze, vingt, un mois. Petit sursaut. Espoir. Quinze, trente, deux mois. Petit sursaut, surprise. Deux, trois, quatre, six mois. Petite mort.